Marie-Josée Soucy

ZAQ et MOI

Meilleurs ennemis

RECTO VERSO

ZAQ et MOI

Édition : Nathalie Ferraris
Révision : Karine Picard
Correction : Anne-Marie Théorêt
Infographie : Chantal Landry

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :
Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP* inc.
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

09-15

Imprimé au Canada

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924381-18-2

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Marie-Josée Soucy

ZAQ et MOI

Meilleurs ennemis

3

Illustration de la couverture : Jean-François Vachon

RECTO VERSO
Une société de Québecor Média

À ma douce maman,

Celle qui m'attendait dehors en robe de chambre
lorsque je rentrais en retard, adolescente.

1

Catastrophe

J'ai l'impression de voler sur ma bicyclette ce matin, tant j'ai le cœur léger. Le vent est totalement absent et il fait presque dix-sept degrés Celsius pour la première fois de l'année. J'ai préféré les rues aux ruelles encore partiellement enneigées. Je peux presque voir les derniers monticules de neige fondre en direct sous le puissant soleil de ce début avril. Quel bonheur de pouvoir enfin sortir mon vélo ! Je ne suis pas la seule à me réjouir de l'arrivée du printemps. Un printemps tardif plus que bienvenu, après l'hiver particulièrement rigoureux que nous avons connu. Je croise notre voisine d'en face qui revient de faire son marché. Elle est rayonnante dans sa robe fleurie et sa veste légère. Je la devine heureuse de ne plus avoir à promener sa poussette sur les trottoirs mal déblayés.

Le printemps, ça veut aussi dire la possibilité d'ouvrir les fenêtres. Ce qui ne sera pas un luxe

chez nous ! Ça nous fera tous le plus grand bien de changer l'air de la maison. Zaq et son père squattent toujours notre appartement ! Ce qui devait être une solution temporaire s'est étiré sur quelques semaines et dure maintenant depuis plusieurs mois. Confinés à quatre dans notre quatre et demie, nous commençons à sentir l'atmosphère s'alourdir. Le bon côté des choses, ou « le revers de la médaille », comme dirait mon grand-père, c'est que ma mère, Mila, et Bernard, le père de Zaq, semblent aussi souffrir de la situation. J'ai donc bon espoir que, pour le bien de tous, ils prendront la décision qui s'impose.

Non, je ne désire plus leur séparation : il faut croire que j'ai fini par m'habituer à leur union. Ce que je souhaite surtout, c'est qu'ils aient assez de sagesse pour réaliser que, s'ils veulent donner toutes les chances à leur couple naissant (et à notre soi-disant famille recomposée), il serait prudent d'agir rapidement. Par agir, j'entends que chacune des familles d'origine retourne dans ses propres quartiers. Je sais bien que le logement de Bernard n'est pas encore prêt à être réintégré, mais il y a sûrement une autre solution. Et d'ici à ce que quelqu'un la trouve, j'ose espérer que le beau temps nous permettra au moins de bientôt profiter de la cour arrière. Autant dire que l'appartement gagnera une pièce de plus. Ce sera donc un cinq et demie que nous aurons à nous partager !

Je continue ma route en évitant les flaques d'eau. Je traverse le parc sous le chant du cardinal qui y va de ses « huuuuit, huuuuit, huuuuit ». J'évite de justesse un caca de chien au beau milieu du sentier (eh oui, c'est aussi ça, le printemps !) et je m'arrête enfin devant Les trésors d'Oscar. J'ai un peu d'avance et j'ai pensé saluer mon grand-père avant de me rendre à l'école.

Je remarque une voiture de police stationnée juste devant la façade de la boutique, mais je ne m'en préoccupe pas. *Primo*, parce que je suis de retour à ma petite vie tranquille ; terminé, le temps où la présence d'un policier m'amenait à considérer le conjoint de ma mère comme un meurtrier ! *Deuxio*, parce que la boutique d'antiquités est voisine d'une chocolaterie qui sert aussi le meilleur café en ville ; l'endroit est régulièrement fréquenté par des patrouilleurs qui y font le plein de caféine avant de reprendre la route.

J'enlève mon casque et j'entreprends d'attacher mon vélo à un lampadaire. En entrant dans le commerce, je remarque que la petite fenêtre au centre de la porte d'entrée est brisée. Non pas seulement fêlée, mais bel et bien cassée, comme si on avait lancé une roche au travers. Voilà qui est étrange ! Dans la boutique, je trouve mon grand-père en compagnie de deux hommes en uniforme. Le trio s'arrête de discuter en m'apercevant.

— Ah, Vanille ! Tu tombes mal, *querida*[1], me dit Oscar. J'aurais préféré t'annoncer la nouvelle autrement. *Qué lástima*[2] *!* ajoute-t-il, l'air dévasté.

Je n'ai pas besoin de comprendre l'espagnol pour déchiffrer qu'il est bouleversé. Le ton de sa voix et les traits de son visage laissent peu de place à l'interprétation.

— Qu'est-ce qui arrive, grand-papa ?

Oscar enlève ses lunettes et en frotte les verres avec le tissu de sa chemise. Il les remet sans toutefois donner l'impression de voir beaucoup mieux. Je me retiens de lui dire que sa vue embrouillée est probablement davantage le résultat de ses émotions que de ses lunettes sales.

— Vanille est ma petite-fille, explique Oscar aux policiers. J'ai été cambriolé ! dit-il ensuite en s'adressant à moi. Quelqu'un est entré dans ma boutique pendant mon absence.

Un vol ? Dans la boutique d'Oscar ?

— Il vaut mieux que tu t'assoies, *corazón*[3] : ce que j'ai à t'annoncer ne te fera pas plaisir.

Il m'invite à m'asseoir sur le tabouret datant des années 1950 qui se trouve derrière le comptoir, à la hauteur de la caisse enregistreuse. J'obéis ma-

1. Ma chérie.
2. Quel malheur !
3. Mon cœur.

chinalement, intriguée par les événements. Mon grand-père marque une pause et attend que je sois bien assise avant de continuer :

— Ils ont pris ta poupée, Vanille…

Je suis sous le choc. Annabelle ? Pourquoi quelqu'un volerait-il Annabelle ?

Quelques secondes plus tard, la logique s'impose : parce qu'elle vaut dix mille dollars, bien sûr ! Je suis sidérée. Peu importe qu'elle vaille dix ou dix mille dollars, je tiens à Annabelle pour sa valeur sentimentale et pour sa valeur historique, maintenant que je sais qu'elle a plus d'une centaine d'années et qu'elle est une naufragée du célèbre paquebot *Empress of Ireland*.

— Je suis vraiment désolé, continue Oscar. Je la croyais sincèrement en sécurité ici. Il ne m'aurait jamais traversé l'esprit que quelqu'un de mal intentionné puisse vandaliser ma boutique.

Je suis si chavirée que j'arrive à peine à parler. Je balbutie enfin :

— Qu'est-ce qu'ils ont pris d'autre ?

— Rien. Du moins, je ne le crois pas. Je réaliserai peut-être plus tard que certains objets sont manquants, mais, pour le moment, c'est tout ce que j'ai remarqué. C'était assez évident. Le voleur a brisé la vitre de l'armoire fermée à clé dans laquelle je l'avais rangée.

— Est-ce que cette poupée était l'objet le plus précieux de votre boutique ? demande le plus petit des deux policiers, qui dépasse tout de même Oscar de deux bonnes têtes.

— Certainement l'un de ceux ayant la plus grande valeur, répond grand-papa, mais pas le seul. Il y a cette commode là-bas, près du mur, explique-t-il en pointant le meuble du doigt. Elle vaut deux fois plus cher que la poupée.

— Je vois…, fait le policier. Mais elle serait plutôt difficile à voler discrètement…, ajoute-t-il comme s'il réfléchissait à haute voix.

En effet, je conçois mal comment quelqu'un pourrait s'enfuir avec un meuble aussi imposant. L'espace d'un instant, j'imagine le voleur, habillé des vêtements rayés noir et blanc typiques des bandits des bandes dessinées, en train de s'enfuir dans la rue en trimbalant l'énorme bureau sur son dos. Le policier a un raisonnement logique et il essaie visiblement de tracer un portrait du cambrioleur. À commencer par savoir si celui-ci s'est introduit dans la boutique d'Oscar en connaissance de cause. Avait-il comme objectif précis de voler la poupée lorsqu'il a brisé la porte de la boutique ? Ou, au contraire, est-il tombé sur Annabelle par hasard et a-t-il décidé de s'en emparer, devinant sa grande valeur en la voyant bien protégée dans une vitrine verrouillée ?

— Vous m'avez dit habiter juste au-dessus de la boutique…, commence cette fois le plus grand des deux agents. Avez-vous entendu quoi que ce soit cette nuit ou ce matin ?

— Aucunement, répond Oscar. C'est d'autant plus fâchant !

Les hommes de loi continuent de poser des questions à mon grand-père et prennent quelques photos de la boutique. J'écoute avec attention leurs échanges pour être certaine de ne perdre aucun indice. Il est presque neuf heures lorsqu'ils quittent les lieux, et je réalise que je suis officiellement en retard à l'école. Tant pis ! Étant donné le contexte, mes parents motiveront sans aucun doute mon absence. Très vite, j'envoie un texto à Zaq. Ce drame nous concerne tous les deux, puisque la poupée a déjà appartenu à sa mère, et je ressens le besoin de lui faire part de ma détresse. J'aurais dû y penser avant, par contre : il doit déjà être en classe à cette heure. Je lui écris quand même ces mots, en me disant qu'il les lira à la pause :

Vanille : CATASTROPHE ! Cambriolage chez Oscar. Annabelle disparue ! :-(

Mon grand-père m'abandonne durant un moment. Il doit monter à son appartement afin d'aller récupérer ses papiers d'assurances. Il lui faudra ensuite déclarer le vol pour vérifier si son assureur

pourra lui rembourser le montant correspondant à la valeur marchande d'Annabelle. Rien n'est moins sûr. Qu'est-ce que ça changerait, de toute manière ? Sa vraie valeur est inestimable.

Je profite du fait que je suis seule pour parcourir la boutique des yeux. Je remarque l'armoire vandalisée. La vitre a été fracassée et de nombreux éclats de verre jonchent la tablette où Annabelle était entreposée. Tous les autres objets dans cette vitrine sont en place et intacts. Je sors mon appareil photo de mon sac d'école et immortalise la scène. Je prends quelques clichés de l'armoire et de la petite fenêtre de la porte d'entrée. Avec quel objet le voleur les a-t-il brisées ? Est-ce qu'un passant a remarqué quelque chose ? Le malfaiteur a-t-il agi seul ou étaient-ils plusieurs ? Tant de questions que je n'ai pas l'intention de laisser sans réponses.

2

Un suspect inattendu

Oscar n'insiste pas pour que je me rende à l'école. J'ai le sentiment que ma présence lui apporte un peu de réconfort. En plus de la compagnie d'assurances, il appelle un vitrier, qui lui promet d'arriver dans l'heure. Il doit remplacer la fenêtre brisée afin de rendre de nouveau l'endroit sécuritaire. Même si, de toute évidence, il ne l'était pas tant que ça. Je m'approche de la porte et observe attentivement chacun des détails du tableau qui s'offre à moi. Les éclats de verre me confirment que la vitre a bien été fracassée de l'extérieur. Ça peut sembler évident, mais je connais deux petits voleurs pour qui le problème n'était pas d'entrer, mais de sortir par effraction[4]…

Je parcours le sol des yeux à la recherche de ce qui a pu être utilisé pour casser la fenêtre. Je m'attends à trouver une grosse pierre ou encore

4. Voir *Zaq et moi – Mauvais duo* (tome 1).

une balle de baseball, mais je ne remarque rien de tel. Il a bien fallu que le voleur brise la vitre avec quelque chose… Son poing ? Il y aurait des traces de sang. Je n'en vois pas. À moins qu'il se soit donné la peine de ramasser sa pièce à conviction avant de prendre la fuite ? Je me demande à quel point le bris a fait du vacarme. Peut-être qu'un voisin a entendu du bruit ? Les idées se bousculent dans ma tête tandis que la porte s'ouvre sans délicatesse pour laisser passer la crinière brune de Zacharie-Alexandre Quintal.

— Zaq ?! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne devrais pas être en classe ?

— J'étais en retard et j'ai lu ton texto juste avant d'entrer dans l'école. J'ai fait demi-tour et je suis venu aussi vite que je l'ai pu. J'espère que ce n'est pas une farce plate, Vanille. Elle ne serait vraiment pas drôle !

Ce disant, Zaq marche sur des débris de verre qui ont vite fait d'attirer son regard vers le sol.

— C'est donc vrai ! constate-t-il. Comment quelqu'un peut-il avoir fait une chose pareille ? Il faut vraiment être sans cœur !

Zaq est à fleur de peau et j'ai l'impression qu'il pourrait tout autant se mettre à hurler qu'à pleurer. Il fait les cent pas dans la pièce en maugréant. Par moments, il se prend même la tête

entre les mains. J'ignore si je devrais intervenir ou pas. Mon grand-père revient dans sa boutique. Un élan de culpabilité l'envahit lorsqu'il aperçoit Zaq.

— J'imagine que Vanille t'a tout raconté…, lui dit-il. Je suis tellement désolé, les enfants.

— Tu ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé, grand-papa, dis-je à sa défense. Annabelle était sous clé, qu'aurait-on pu faire de plus ? Elle n'aurait pas été plus en sécurité chez toi ni chez moi.

Zacharie semble se ressaisir.

— Avez-vous eu le temps d'apercevoir le voleur ?

Grand-père paraît un peu surpris par la question de Zaq.

— Non, fiston. Je crois qu'il était parti depuis un bon moment déjà lorsque j'ai découvert la scène, en arrivant à ma boutique ce matin.

— L'alarme ne s'est pas déclenchée ?

Oscar a l'air plus mal à l'aise que jamais. Son silence est révélateur.

— Il n'y a pas de système d'alarme dans votre boutique ?! s'étonne Zaq.

Oscar secoue négativement la tête.

— Non, Zaq. Ma boutique n'est munie d'aucun système de sécurité, et je n'en suis pas fier.

C'est quelque chose qui ne m'inquiétait pas vraiment. Je n'ai jamais imaginé qu'on puisse me cambrioler. Pas dans un quartier tranquille comme le nôtre. Et vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas un spécialiste des technologies…

Voilà qui n'est pas vraiment surprenant. Oscar vit dans le passé, et le seul système de protection qu'il aurait pu avoir est un chien de garde, ou encore une oie qui l'aurait réveillé par son cri, comme avant l'invention des alarmes sophistiquées.

— Pas de système d'alarme ! s'enflamme Zaq. On est au vingt et unième siècle ! C'est bien beau les antiquités, mais il faut être de son temps !

Après avoir lâché cette phrase explosive, mon compagnon d'infortune se précipite d'un pas décidé à l'extérieur de la boutique en claquant la porte derrière lui. La petite fenêtre déjà brisée laisse tomber quelques fragments de vitre additionnels. Oscar et moi restons figés, les yeux rivés sur la porte qui tremble toujours. Lorsque je me tourne vers mon grand-père, il m'apparaît complètement démoli. Je sens la colère monter en moi. Pas contre Oscar parce que sa boutique n'est pas sécurisée, mais contre Zaq parce qu'il a parlé à mon grand-père de cette façon. Il a beau être fâché, ce n'est pas une manière de s'adresser à lui. C'est inacceptable !

Je sors de la boutique en trombe. J'aperçois Zacharie-Alexandre qui, dos à moi, traverse la rue pour aller au parc. Je cours dans sa direction.

— Tu as vraiment du front tout le tour de la tête, Zaq ! Comment as-tu pu parler comme ça à mon grand-père ?!

Il continue son chemin comme s'il ne m'entendait pas. J'accélère la cadence pour le rattraper.

— Zacharie-Alexandre Quintal ! Écoute-moi quand je te parle !

Ce disant, j'arrive à attraper son bras, ce qui l'oblige à arrêter sa course.

C'est seulement lorsque je me place devant lui que je remarque qu'il est en larmes. Je fige sur place. Décidément, je vais de surprise en surprise aujourd'hui. Je réalise que je le tiens assez fort et relâche aussitôt mon étreinte. J'en viens même à caresser doucement son bras pour essayer de le réconforter.

— Va-t'en, Vanille ! Laisse-moi tranquille, me lance-t-il en se dégageant et en me tournant le dos.

— Zaq…

— Tu ne peux pas comprendre ce que cette poupée signifie pour moi…

— Oui, je peux, Zaq. Je suis tout aussi bouleversée que toi par le vol. Moi aussi, je tiens beaucoup à Annabelle.

Zaq s'essuie les yeux du revers de la main, gêné que je le vois ainsi.

— Tu ne peux pas comprendre. C'est comme s'il y avait un peu de ma mère dans cette poupée…

— Je sais, Zaq… Je sais… Et on va la retrouver. Il faut rassembler nos esprits si on veut réussir à démasquer le voleur. Je n'y arriverai pas sans toi, Quintal. J'ai besoin de tes neurones…

Nous sommes tout près du parc de jeux pour enfants et j'en profite pour aller m'asseoir sur une balançoire. Je laisse un peu d'air à Zaq afin qu'il puisse se ressaisir. Je ne veux pas non plus trop écorcher son orgueil. Il finit par se calmer et vient me rejoindre.

— Je n'aurais pas dû parler comme ça à Oscar. J'étais en colère. Je n'ai pas réfléchi… J'aime beaucoup ton grand-père, ajoute-t-il une fois assis sur la balançoire à côté de la mienne.

Nous nous balançons en silence un moment, chacun perdu dans ses pensées. Les miennes convergent toutes dans la même direction : nous devons retrouver Annabelle. Je ne peux envisager le contraire. Premièrement, parce que Zaq serait dévasté ; deuxièmement, parce que mon grand-père

se sentirait coupable pour l'éternité. L'échec n'est pas une option. Nous devons à tout prix récupérer la poupée.

— On doit rassembler nos idées si on veut y voir clair, Zaq. Voici ce que je propose : tu retournes voir Oscar pour t'excuser et, pendant ce temps, je vais à la chocolaterie poser quelques questions aux employés. Je te rejoindrai à la boutique et on fera un plan de match.

Je me remets sur mes deux pieds.

— Tu viens ?

— Je n'ai pas trop envie d'aller m'excuser, Vanille. Ce n'est pas mon genre.

— C'est le genre de personne de s'excuser, Zaq ! On le fait, c'est tout ! Même si c'est dur pour l'orgueil. Et puis, rien ne t'oblige à dire « Je m'excuse ». Il y a plusieurs manières de s'excuser ou de dire à quelqu'un qu'on est désolé.

Debout devant lui, les bras croisés, j'essaie de le convaincre. Il ne semble pas sur le point de bouger.

— Bon, Quintal, fais ce que tu veux, mais moi, je file à la chocolaterie. On se voit tantôt chez Oscar. Du moins, je l'espère.

Sur ce, je marche vers la rue sans me retourner. Je résiste à l'envie de regarder derrière moi lorsque j'arrive devant la porte de Chez Pauline :

Café & Chocolaterie. Un air de jazz m'accueille tandis que je me rends au comptoir. J'interromps ma marche pour vérifier si j'ai dans mon portefeuille de quoi acheter des chocolats chauds. Positif ! Je commande donc trois chocolats à la serveuse, qui doit être nouvelle, puisque je ne l'ai jamais vue avant. Je me sens plus à l'aise de lui faire subir mon interrogatoire en étant une cliente, et pas simplement quelqu'un qui vient lui soutirer de l'information.

— Chocolat à l'ancienne ou aztèque ? me demande la jeune femme.

— À l'ancienne, dis-je du tac au tac.

J'ai déjà essayé l'aztèque et je n'en ai pas apprécié le petit goût épicé. Pendant qu'elle prépare les boissons fumantes, je réfléchis aux questions que je devrais lui poser. Je me trouve un peu sotte de ne pas m'être préparée. Tant pis, je dois me lancer.

— Êtes-vous arrivée très tôt ce matin ?

— Pardon ? Je vous entends mal… Attendez un instant.

Sa voix se fraie difficilement un chemin jusqu'à mes oreilles à travers les discussions animées des clients et le bruit de la machine à vapeur qui chauffe le lait. Je parle plus fort pour qu'elle m'entende.

— Est-ce que c'est vous qui avez ouvert le café ce matin ?

Elle me regarde du coin de l'œil et semble se demander pourquoi je lui pose cette question.

— Non, je viens tout juste d'arriver. C'est Pauline qui fait l'ouverture.

Je connais bien Pauline, la propriétaire. Elle a ce commerce depuis aussi longtemps qu'Oscar a le sien. C'est-à-dire depuis bien avant que je sois sortie du ventre de ma mère. La voilà justement qui traverse les portes battantes de la cuisine pour rejoindre sa nouvelle employée.

— Bonjour, Vanille ! Comment vas-tu ? Il y avait un certain temps qu'on ne t'avait vue !

— Bonjour, Pauline. C'est que j'ai été plutôt occupée ces dernières semaines avec l'école…

— Quel bon vent t'amène ? Tu viens chercher des chocolats chauds ?

— Oui et non, dis-je en guise d'introduction. Je viens aussi vous poser quelques questions… Je me demandais si vous aviez entendu ou vu quoi que ce soit de spécial aujourd'hui. Quelque chose vous a-t-il paru étrange, inhabituel ?

— Étrange ? À part toi avec tes questions, non, je n'ai rien remarqué de bizarre ce matin, me dit-elle avec humour. Qu'est-ce que tu cherches à savoir, mon enfant ?

— Mon grand-père s'est fait dévaliser cette nuit. Quelqu'un est entré par effraction dans son magasin.

Pauline semble à la fois surprise et offusquée.

— Oscar a été cambriolé ? Je n'en reviens tout simplement pas, ajoute-t-elle. Dans un quartier comme le nôtre ! Où s'en va le monde ?!

Tandis que la jeune femme continue de préparer mes chocolats chauds, Pauline vient me rejoindre de l'autre côté du comptoir. Elle m'invite à la suivre jusqu'à une petite table au bord de la fenêtre.

— J'aimerais beaucoup t'aider, Vanille, mais je n'ai malheureusement rien remarqué ce matin. Oscar a-t-il une idée de l'heure à laquelle le cambriolage a eu lieu ?

— Pas encore : c'est un mystère. C'est pour cette raison que je suis venue vous voir. Je me disais que vous sauriez peut-être si la porte était déjà brisée lorsque vous êtes arrivée ce matin.

— Je n'y ai pas porté attention. Tout ce que je peux te dire, c'est que c'est toujours très tranquille à cette heure-là. Le soleil n'est pas encore tout à fait levé et je croise peu de gens sur le trottoir.

— Il y a un arrêt d'autobus devant la boutique d'Oscar. Avez-vous remarqué si quelqu'un y était ce matin ?

— Il n'y a personne à l'arrêt avant six heures. Le premier bus passe quelques minutes plus tard. On voit bien l'arrêt d'ici, me dit-elle en pointant la fenêtre. Il n'y avait que les habitués ce matin. Ce sont toujours les mêmes personnes qui prennent l'autobus pour aller travailler ou pour aller à l'école.

La jeune serveuse s'approche de notre table avec un porte-verres en carton dans lequel sont fixés mes trois chocolats chauds. Je me lève pour aller payer à la caisse, mais la propriétaire me retient.

— Je te les offre, ma chérie. Tu diras à ton grand-père que je suis de tout cœur avec lui dans cette épreuve. Je passerai le voir plus tard…

— Je le lui dirai sans faute. Attendez-vous aussi à recevoir la visite des enquêteurs. Ils viendront sûrement vous poser quelques questions, lui dis-je en la remerciant sincèrement pour son temps et pour les chocolats.

Je m'apprête à sortir du café lorsqu'elle me lance :

— Vanille… C'est probablement sans intérêt, mais en y repensant, il y avait bien un visage nouveau ce matin à l'arrêt d'autobus, commence-t-elle tandis que je me tourne dans sa direction. Un jeune garçon d'à peu près ton âge. Il faisait les cent pas sur le trottoir et regardait autour de lui. Je l'ai même vu regarder à travers la vitrine d'Oscar à quelques reprises. Les mains autour des yeux, il

mettait son front sur la vitre pour mieux voir à l'intérieur. Sur le coup, il ne m'a pas paru bizarre, mais maintenant que je sais ce qui s'est passé, ça semble plutôt louche, non ?

Voilà qui est intéressant.

— De quoi avait l'air ce garçon ?

— Il portait un chandail dont le capuchon lui recouvrait la tête. Il m'est donc difficile de le décrire avec certitude. Je peux te dire qu'il avait les cheveux foncés. Il transportait aussi un sac de sport bleu. À moins que ce ne soit rouge ? Hum… Je ne suis plus certaine. Rouge. Oui, c'était un sac rouge. Il me semble… Peut-être bien que les objets volés à ton grand-père se trouvaient dans ce sac ! Sacrilège ! Si j'avais su.

— Merci pour votre aide, Pauline.

Je lui envoie un au revoir de la main, tout en transportant le porte-verres de l'autre. Je suis presque rendue à la boutique d'Oscar quelques mètres plus loin lorsque j'entends crier mon prénom :

— Vanille !

Je me retourne pour apercevoir Pauline sur le trottoir devant la chocolaterie.

— Le garçon avait des souliers de course bleu et jaune fluo. Je les ai remarqués parce qu'on les voyait de loin.

Je m'arrête un instant, songeuse. Des souliers bleu et jaune fluo ? Voilà qui est bien étrange… Je connais une personne qui a de tels souliers : Zacharie-Alexandre Quintal.

Coup de cœur
Magazine Cool!

Zaq et son père habitent toujours chez Vanille et sa mère, au grand désespoir de l'adolescente. Heureusement, le printemps arrive et Vanille passe plus de temps à l'extérieur. Cependant, elle devra s'unir à Zaq pour élucider un nouveau mystère : la boutique d'Oscar a été vandalisée et Annabelle, la poupée ancienne ayant appartenue à la mère de Zaq, a été volée. Cette disparition n'est pas le seul souci de Vanille qui tente de voir plus clair dans sa tête et dans son cœur. Une foule de rebondissements sont au cœur de ce troisième tome !

© Julia Marois

Marie-Josée Soucy a toujours écrit, que ce soit à titre de journaliste ou de rédactrice pour des magazines. Elle a remporté en 2006 le prix Cécile-Gagnon décerné à un premier roman. *Meilleurs ennemis* est le troisième tome de la série « Zaq et moi ».

Groupe Livre Québecor Média

ISBN 978-2-924381-18-2
9 782924 381182

Illustration : Jean-François Vachon / Design graphique : François Daxhelet